



Their cup runneth over

In the last hours of 2012 The High Cross, a large pub in the middle of Leicester, fills up with its usual mixed crowd. Teenaged girls in glittery¹ mini-dresses down vodka shots alongside middle-aged couples sipping² ale³ and wine. The chatter is loud, but there is no music. The High Cross, owned by the chain JD Wetherspoon, is a budget⁴ pub, which saves money on extras like entertainment licences. As soon as they feel tipsy enough, most of the revellers⁵ will be off somewhere fancier⁶ to celebrate the new year.

Budget pubs are thriving⁷ in austerity Britain. JD Wetherspoon has opened some in former post offices, cinemas and banks. But the brick-and-stone building of The High Cross was constructed in the late 19th century by a temperance outfit⁸, the Leicester Coffee and Cocoa House Company, which sought to wean workers off⁹ the demon drink by providing pleasant surroundings in which to drink tea, coffee and cocoa for a penny a pint. "Is that right?" sneers¹⁰ Clare, a tattooed reveller at The High Cross. "Wasn't much of a success, was it?"

Indeed not. Britain has a big drink problem. Like most countries in the north of Europe, it has an old tradition of getting plastered. More than 60% of British adults drink alcohol at least once a week and one in six get drunk. The public health implications are catastrophic: alcohol-linked deaths have risen by 20% over the past decade. Binge-drinkers also cause crime and disruption – over which Britain's popular newspapers have a near obsessive concern. "Boozy revellers go bonkers¹¹", splashed¹² the *Sun* only this week.

Adapted from *The Economist*, January 5th 2013.

VOCABULAIRE

1. **glittery** : étincelant 2. **to sip** : siroter 3. **ale** : bière 4. **budget** : bon marché, pour petit budget 5. **a reveller** : un convive, un fêtard 6. **fancy** : sophistiqué, chic 7. **to thrive** : prospérer 8. **a temperance outfit** : une organisation antialcoolique 9. **to wean off** : détourner de 10. **to sneer** : ricaner, moquer 11. **bonkers (slang)** : cinglé 12. **to splash a piece of information** : placer une information en manchette

COMMENTAIRE

Publié peu après les festivités du nouvel an, cet article de l'hebdomadaire britannique *The Economist* s'appuie sur le cas typique d'un pub populaire d'une grande ville des Midlands pour analyser un fléau social bien connu en Grande-Bretagne : l'abus d'alcool, la « beuverie express » (« *binge drinking* ») et ses dégâts en matière de santé et d'ordre public.

L'article ne présente pas de difficulté grammaticale majeure, sinon quelques structures particulières telles que l'intensification du groupe nominal « *so pithy a comment* » (dans le deuxième paragraphe) et la construction elliptique « *no wonder* » (dans la dernière phrase du texte).

En revanche, le texte pose de véritables problèmes de traduction du fait de sa richesse lexicale mais aussi à cause d'emplois figurés, de changements de registre et de traits d'humour qui sont le style reconnaissable de *The Economist*. On remarquera en premier lieu la variété des expressions se rapportant au champ sémantique de la boisson et de l'alcoolisme. Certaines appartiennent à un registre familier qui, s'il n'est pas connu du lecteur, peut néanmoins être inféré grâce au contexte, et qu'il faut s'efforcer de maintenir dans la traduction, par exemple pour les diverses expressions voulant dire « se saouler » (« *to get tanked up* », « *to get plastered* »). Les effets de familiarité ne se limitent pas là : on les retrouve dans divers emplois argotiques (« *to down* », « *to go bonkers* »), dans les propos sarcastiques de la cliente du pub interrogée à la fin du deuxième paragraphe ou encore dans le titre tapageur du tabloïd « *The Sun* » cité à la fin du troisième, dont il faut retranscrire le caractère idiomatique. À l'inverse, dans un registre soutenu, le titre du texte crée un effet d'humour en citant l'expression proverbiale « *My cup runneth over* » dont la désinence « *-th* » (au lieu de la conjugaison moderne « *run-s* ») souligne le caractère suranné. La traduction de ce titre est donc délicate puisqu'il faudra préserver le sens de l'expression (littéralement « ma coupe déborde », c'est à dire, au sens figuré, « je suis comblé » ou « j'ai plus qu'il n'en faut »), tenir compte du jeu sur le mot « *cup* » (qui renvoie au thème de la boisson) et, si possible, être fidèle au niveau de langue.

Sur le plan technique, ajoutons que, s'il est habituellement recommandé d'éviter d'utiliser des anglicismes en version, il est préférable de maintenir ici le mot « *pub* » qui désigne une véritable institution socioculturelle britannique. D'autre part, les noms de lieu comme celui du pub en question (« *The High Cross* ») ne doivent pas être traduits, tandis que ceux d'organisations comme l'association antialcoolique mentionnée dans le deuxième paragraphe (« *the Leicester Coffee and Cocoa House Company* ») peuvent donner lieu à une traduction explicative entre parenthèses.

PROPOSITION DE TRADUCTION

Ils en ont tout leur soûl.

Ce sont les dernières heures de 2012, et le High Cross, vaste pub au milieu de Leicester, se remplit de son habituelle clientèle bigarrée. Des adolescentes en minijupe étincelante descendent des vodkas aux côtés de couples d'âge moyen sirotant une bière ou du vin. Les conversations sont bruyantes, mais il n'y a pas de musique. Propriété de la chaîne JD Wetherspoon, le High Cross est un pub bon marché qui économise de l'argent en se dispensant des attraits supplémentaires qu'apportent par exemple les licences de spectacles. Dès qu'ils se sentiront suffisamment pompette, la plupart des noceurs iront fêter la nouvelle année dans un endroit plus sophistiqué.

En ces temps d'austérité que connaît la Grande Bretagne, les pubs bon marché prospèrent. JD Wetherspoon en a ouvert dans d'anciens bureaux de poste, cinémas et banques. Mais le bâtiment de brique et de pierre du High Cross a été construit à la fin du XVIII^e siècle par une association antialcoolique, la Leicester Coffee and Cocoa House Company (Compagnie de débit de café et de chocolat de Leicester), qui visait à détourner les ouvriers du démon de la boisson en leur offrant un cadre agréable où consommer thé, café et chocolat pour un sou la pinte. « Ah ouais ? ironise Clare, une fêtarde tatouée du High Cross. On peut pas dire que ç'ait été un succès, hein ? »

Et comment. La Grande Bretagne a un gros problème d'alcool. Comme dans la plupart des pays d'Europe du nord, se bourrer la gueule fait partie d'une vieille tradition. Plus de 60 % des adultes britanniques consomment de l'alcool au moins une fois par semaine et un sur six se saoule. Les implications en termes de santé publique sont catastrophiques : les décès liés à l'alcool ont augmenté de 20% au cours de la dernière décennie. Les saouards sont également facteurs de criminalité et de désordre, ce à quoi la presse populaire britannique accorde une attention quasiment obsessionnelle. « Des fêtards éméchés pètent les plombs » a titré le « Sun » avec fracas ne serait-ce que cette semaine.



How to be British

Over the past decade, politicians have been agonising¹ about what Britishness is, wondering how to bolster² it. One of the results is "Life in the United Kingdom", the textbook that is the basis for the test taken by all would-be citizens. The third edition came out on January 28th.

Many governments publish similar textbooks. They all follow a formula: a little history, an introduction to how government works, an encomium³ to famous writers, scientists and sportsmen and a list of freedoms and duties. The British textbook sounds more like the Australian than the American one, which starts by thanking readers for their interest like a *maître d'*⁴ at a fancy restaurant where all the tables are booked until next fall.

Readers are invited, among other things, to understand the ideas of the Enlightenment⁵, and the values and responsibilities of Britons. The rule of law must be obeyed, freedom of expression and religion must be protected, equal treatment must be given to people of every hue⁶. Being British, it so happens, is not unlike being a citizen of any other Western democracy, with a few minor differences.

Australia's textbook reminds immigrants of the importance of the principle that talent and hard work should always count for more than wealth or connections. America's asks people to memorise the deadline for the filing of income-tax returns⁷. The British one stresses the importance of "being a good neighbour". What does it consist in? "Try to keep your garden tidy, and only put your refuse⁸ bags on the street if they are due to be collected." *Rule Britannia!*

Adapted from *The Economist*, February 2nd 2013.

VOCABULAIRE

1. **to agonise about** : se ronger les sangs pour savoir comment faire quelque chose
 2. **to bolster** : renforcer, soutenir
 3. **an encomium** : éloge, panégyrique
 4. **a maître d'** : un maître d'hôtel
 5. **the Enlightenment** : les Lumières
 6. **a hue** : une teinte
 7. **an income-tax return** : une déclaration d'impôt sur le revenu
 8. **refuse** : déchets, ordures.

COMMENTAIRE

Cet article extrait de l'hebdomadaire britannique *The Economist* est consacré à la dernière édition en date du manuel de préparation au test de culture générale qui, depuis une dizaine d'années, fait partie du processus d'obtention de la citoyenneté britannique. Dans sa forme, le texte se caractérise par un humour souvent corrosif, qu'il s'agisse de la façon délicieusement imagée dont sont évoquées les difficultés des conditions d'accès à la citoyenneté américaine (à la fin du deuxième paragraphe), ou encore des diverses marques d'ironie par lesquelles l'auteur suggère la banalité, voire le prosaïsme de la conception de l'« identité britannique » véhiculée par le manuel en question. Autant de traits d'humour qu'il s'agit de bien comprendre, et de restituer, si possible, de façon aussi humoristique !

S'agissant de la méthode, il faut partir du principe que tout est à traduire dans un tel texte, aussi bien le titre d'opuscules comme celui mentionné ici (« *Life in the United Kingdom* », pouvant simplement être traduit par « La vie au Royaume-Uni ») que des chiffres apparaissant en toutes lettres : par exemple, « *third* » (à la fin du premier paragraphe) doit être traduit par « troisième » et non par « 3^e ». En revanche, il n'y a pas lieu de traduire l'ironique référence au célèbre chant patriotique concluant le texte, « *Rule Britannia* », pas plus qu'il n'y aurait eu lieu de le faire si l'auteur avait choisi de citer « *God Save the Queen* ».

Sur le plan lexical, le texte contient son lot habituel de faux amis (« *decade* », « *to agonise* », « *refuse* »), mais ne présente pas de difficulté liée à une quelconque technicité du vocabulaire, à l'exception peut-être de l'expression fiscale « *the filing of income-tax returns* » (dans le quatrième paragraphe). Alertons par ailleurs les traducteurs tentés de se risquer à proposer des néologismes... qui seraient en définitive des barbarismes ! Ce serait le cas, par exemple, de traductions littérales de « *Britishness* » par (*) « Britannité » ou encore (*) « Britannitude »...

Grammaticalement, le traducteur devra être attentif à l'emploi de quantifieurs tels que « *little* » (dans le deuxième paragraphe) et « *a few* » (dans le troisième paragraphe), dont une mauvaise interprétation donnera lieu à de graves faux sens, tels que (*) « une petite histoire » et (*) « à peu d'ajustements près ». Le texte pose aussi un problème classique de compréhension de la portée des adjectifs anglais : en l'occurrence, dans le deuxième paragraphe, l'épithète « *famous* » est manifestement commune aux trois noms qui suivent (« *writers, scientists and sportsmen* »), et ne qualifie pas seulement le premier. On peut également noter que le grand nombre d'emplois au passif dans le troisième paragraphe donne l'occasion au traducteur d'avoir recours à divers types de modulation, par exemple l'emploi de l'impersonnel « on » ou encore de verbes pronominaux.

Concluons par un rappel concernant un problème orthographique susceptible d'être coûteux dans un exercice de version de ce type : contrairement à l'anglais, les adjectifs de nationalité et de langue ne portent pas de lettre majuscule en français.

PROPOSITION DE TRADUCTION

Comment être britannique

Depuis une décennie, la classe politique se ronge les sangs pour définir ce qu'est l'identité britannique, tout en s'interrogeant sur les moyens de la renforcer. Il en résulte notamment « La vie au Royaume-Uni », le manuel de référence pour l'examen que passent tous ceux voulant adopter la citoyenneté britannique. La troisième édition a été publiée le 28 janvier.

De nombreux gouvernements publient des manuels semblables. Ils suivent tous la même formule : un peu d'histoire, une présentation du mode de fonctionnement du gouvernement, un panégyrique d'écrivains, de savants et de sportifs célèbres, et une liste de libertés et de devoirs. Le ton du manuel britannique est plus proche de son équivalent australien que de l'américain, lequel commence par remercier les lecteurs de leur intérêt comme le maître d'hôtel d'un restaurant chic où toutes les tables sont réservées jusqu'à l'automne prochain.

On invite le lecteur, entre autre choses, à comprendre les idées des Lumières et les valeurs et responsabilités des Britanniques. Il faut respecter l'État de droit, protéger la liberté d'expression et de religion et garantir une égalité de traitement à chacun quelle que soit sa couleur de peau. Il s'avère ainsi qu'être britannique n'est guère différent d'être citoyen de n'importe quelle autre démocratie occidentale, à quelques détails près.

Le manuel australien rappelle aux immigrés l'importance du principe selon lequel le talent et le fait de travailler dur devraient toujours compter davantage que la richesse ou les relations. La version américaine demande aux gens de mémoriser la date-limite de déclaration de l'impôt sur le revenu. La britannique insiste sur l'importance de « se comporter en bon voisin ». En quoi cela consiste-t-il ? « Veillez à prendre soin de votre jardin, et ne déposez vos sacs poubelle dans la rue que les jours de ramassage des ordures. » Rule Britannia !



The Sequester¹ Defies Economic Good Sense

The fight over how much to cut the budget deficit is both spurious² and dangerous, and most informed economists question the sequester. Their point of view is fairly straightforward: there is no case for immediate spending cuts, not is there any for immediate tax increases.

First, the recovery of the American economy is fragile enough that GDP barely grew in the 2012 fourth quarter³. Last week, the Moody's agency downgraded the United Kingdom's AAA credit rating, not because its deficits are too high, but because its belt-tightening⁴ policies are exhausting the growth required for its deficits to be manageable. The Moody's decision echoes⁵ the recent warnings by the International Monetary Fund and the World Bank against precipitous moves to bring down deficits.

For years, many American politicians have linked the need for action against deficits to the financial crisis of 2008 and the recession that it entailed. But austerity gained traction⁶ mostly when the euro-zone crisis unfolded, and Greece became the poster country for what happens when deficits spiral upward. Those looking for any reason to cut federal spending claim Greece is a cautionary tale⁷ for the US. Yet, the analogy has no economic basis.

Greece's crisis came about when its deficits soared⁸ and foreign investors pulled back. But why did they do that? To begin, Greece was and remains the euro zone's least productive economy, and the economy least able to generate the resources required to support its deficits. In contrast, the U.S. is the world's most productive and, arguably, competitive economy: that is one of the main reasons why investors have kept the country's interest rates at historically low levels even as it faces trillion-dollar deficits.

Adapted from Robert Shapiro, *The Daily Beast*, March 1st 2013.

VOCABULAIRE

1. **a sequester** : mise sous séquestre, coupe automatique des dépenses publiques 2. **spurious** : fallacieux 3. **a quarter** : un trimestre 4. **belt-tightening** : « serrage de ceinture », austérité 5. **to echo** : faire écho à, aller dans le même sens que 6. **to gain traction** : gagner en influence 7. **a cautionary tale** : un cas devant servir de leçon 8. **to soar** : augmenter fortement, monter en flèche.

COMMENTAIRE

Publié dans le magazine en ligne américain *The Daily Beast*, cet article analyse l'un des multiples épisodes du bras de fer qui oppose le Président Obama au parti Républicain concernant la politique budgétaire américaine et les moyens de réduire la dette du pays. En l'occurrence, il s'agit du « *sequester* » (ou « *sequestration* »), nom donné au processus de réduction draconienne des dépenses fédérales automatiquement entré en vigueur le jour même de la parution de l'article. Or, l'auteur critique vivement une mesure selon lui typique de politiques d'austérité contre-productives et inadaptées à la situation de l'économie américaine.

La difficulté principale du texte tient à son contenu, aux événements (la crise financière des « *subprimes* » de 2008-2009, la crise grecque et celle de la zone euro) et aux concepts économiques (« *sequester* », « *spending cuts* », « *tax increases* », « *recovery* », « *GDP* », « *credit rating* », etc.) auxquels il se réfère. Les raisonnements de l'auteur ne sont pas pour autant d'une technicité extrême, et rien ne doit ici entraver la compréhension de lecteurs suivant attentivement l'actualité. Cela devrait être d'autant moins le cas que ces enjeux font régulièrement la une des journaux depuis novembre 2010, lorsque le Parti Républicain américain a recouvré la majorité à la Chambre des Représentants et donc l'essentiel du pouvoir de décision sur le budget fédéral américain. Le terme même de « *sequester* », par exemple, ne devrait pas être inconnu du traducteur, et il serait souhaitable qu'il parvienne à l'adapter clairement. En outre, comme il a été indiqué plus haut, il est important de restituer fidèlement le point de vue de Robert Shapiro qui, dans le débat entre politiques d'austérité et politiques de croissance, prend très clairement position contre les premières et, plus implicitement, pour les secondes.

Le texte manie par ailleurs une langue sobre, contenant quelques expressions imagées (« *belt-tightening policies* », « *poster country* », « *spiral upward* »), mais ne présentant pas de difficulté grammaticale majeure. On rappellera seulement pour conclure le problème de traduction récurrent posé par le maniement des chiffres dans le monde anglophone, où l'on utilise « l'échelle courte » : ici, le mot anglais « *trillion* » signifie mille milliards et non pas un milliard de milliards (comme c'est le cas dans le reste du monde ou presque), de même que le mot anglais « *billion* » signifie un milliard et non un million de millions...